

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

31 MAI 2014
n° 147

AGNÈS ET LE CORPS MORT
S'EN SONT ALLÉS ENSEMBLE





Puisque nous sommes légion

Je m'étais promis de ne pas le laisser passer ce mois de mai, d'y être attentive, d'en suivre les chemins pour ne pas me sentir dépouillée par le temps, puis un matin je me suis éveillée, le mois avait passé, et nous voilà donc aux frontières de juin, à venir toquer à la porte des ruines, après ce long silence, après ces jours d'avril, après la traversée, la nôtre, celle qui appelle les autres, et qu'annonce déjà septembre et Sophocle qui nous attend.

Mai donc. On avait épinglé le 31. Parce qu'on pensait que quelque chose allait se clore. Mais quoi ? Difficile de savoir. *L'École des femmes* ? Le cycle Molière ?

On ferme les portes du monument, celles du théâtre rue des Aqueducs. On gagne l'autre colline. On abandonne les murs.

On pourrait croire.

On pourrait penser aussi que nous serions fatigués. Fatigués de quitter. Fatigués de recommencer. Fatigués déjà. Fatigués encore. Et ça recommencera. Fatigués d'avoir à tout reprendre. Fatigués de n'être bons qu'à ça. Fatiguer de brûler. De refaire. D'être Pénélope. Encore. Mailler. Démailler. Mailler. Démailler. Ça pourrait durer toute une vie. La lassitude de devoir encore porter cette énergie. On pourrait croire. De devoir reconstruire les temples. De se déposer dans la ville. De rétribuer le sens. De lui trouver une épaisseur. De l'habiter. De la faire à son pied. À sa voix. On pourrait croire que nous serions fatigués. De ne pas retourner en arrière. De ne pas regarder ce qu'on a perdu en route. Parce que les valises ne sont jamais bien fermées. De faire comme si. Ça se déployait. Sans nostalgie. Faire comme si. On pourrait croire.

Mais il n'y a pas de terme au geste. Il ne saurait y en avoir. Pas plus que la fatigue. Ce n'est pas à elle qu'il nous faut parler.

Alors cet après-midi, dans les vestiges du sanctuaire de Cybèle, cet après-midi qui voit toute la troupe réunie pour porter les chœurs d'*Ajax*, renverser la perspective : voir non pas ce qui se clôt mais ce qui reste, ce qui s'est déposé. Être à proximité de ce qui a eu lieu.

Toi, qu'auras-tu engagé de toi pendant ce mois ? Que sont devenues tes existences au contact d'Arnolphe, au contact d'Agnès, d'Alain et de Georgette, au contact d'Horace ?

Ne cherche pas à comprendre.

Sois poreux. Pleus dans le texte. Laisse-le couler en toi. Il ne s'arrête pas. C'est le même jour. C'est la même nuit. Toujours. Elle parle cette langue-là ce soir. Demain, ce sera une autre. Étrange, un peu effrayée, mais gaie. Regarde, elle travaille tout près.

Ne cherche pas à comprendre. Laisse pleuvoir. Sois poreux. Ne rebrousse pas chemin. Ne chasse pas l'écoute, ni pour la perte ni pour l'anéantissement.

Entends ce que tu n'as pas compris. Entre dans ces silences. Entre dans ceux des autres. Cherche à recomposer ce qui fut commun, ce qui se décida au moment où c'est la séparation qui était attendue. Trouve en toi cette joie de la rencontre. Ce qui a survécu à l'étouffement. Regarde ces événements que nous sommes. Puisque nous sommes légion.

Ne t'étonne pas des rapprochements. Interroge plutôt la séparation. Multiplie-toi.

Sois aujourd'hui. Sois demain qui est déjà là. Viens pour entendre : « Une fois encore quelque chose a lieu. »

Viens t'écrire. Viens nous écrire. Viens t'imaginer.

Rassemble-toi. Sois légion. Sois au sommet de chaque colline. Ferme les portes. Quitte les chambres. Qui que tu sois. Sois au sommet de toutes les collines. Invente ta propre permanence.

Regarde. Arrive. Car nous serons guerriers

Puisque nous sommes légion.

Sereins cette nuit-là encore –

C'est une amitié aussi qui porte notre nom. Entends-la. Elle n'est pas écart. Elle n'est pas face-à-face. Elle est la condition de la Cité. Forme première du politique.

Habite ce monde. Parle le. Débats le. Combats le. Silencieux, il reste inhumain.

Portes-y ta voix.

Quoique tu fasses. Entre dans la langue. Laisse-la se déposer en toi.

C'est la seule arme que nous ayons entre les mains pour nous éduquer à être homme.

Alors parle. Écrie. Continue. Humanise-toi. Partage ton monde. Ce monde. Imagine toi plusieurs. Fais toi échos. Ne pars pas. Ferme la porte. Seulement. Et arrache-toi au néant.

- Vous êtes parti ?
- Non, je suis là vous voyez.
- Ah oui, je ne savais pas si c'était vous. Vous êtes si peu reconnaissable.
- Vous trouvez ?
- En tout cas moi, je ne sais jamais vous reconnaître. Toujours je crois puis plus. Vous m'égarez.
- Cela vous importe ?
- Quoi ?
- Que je reste.
- Que vous restiez ? Je ne sais pas. Partir, ce serait quoi ?
- Ce serait disparaître.
- Alors oui ça m'importe. Restez. Même si je ne suis pas sûre de vous reconnaître.

Barbara Métais-Chastanier

Mais en fait non !

« Ce mot, quand nous le prononçons, nous en avons, à coup sûr, l'intelligence et de même quand nous l'entendons prononcer par d'autres. Qu'est-ce donc que le temps? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore. »
Saint Augustin, *Les Confessions*

Aujourd'hui j'ai mis ma robe au mille couleurs perroquet-caméléon
c'est ma robe de deuil et d'adieu
parce que tous les adieux sincères doivent être colorés
Mais les adieux ne s'adressent qu'aux morts
quoique les morts ne le soient pas toujours
La preuve, Horace est ce corps mort qui s'en est allé mais qui est encore là

On croyait qu'Agnès était partie mais en fait non !
On croyait qu'Horace était mort mais en fait non !

Aujourd'hui c'est la dernière de *L'École des femmes*
c'est-à-dire que c'est un jour comme les autres
parce que le théâtre continue
Mais Molière redevient un corps mort
pour un temps
il laisse Sophocle revenir de chez Hadès

On croyait que Molière c'était fini mais en fait non !
On croyait s'écrire des lettres d'adieux mais en fait non !

C'est drôle parfois la manière qu'ont les gens de prévoir. Tenter d'inscrire sa vie sur un rassemblement de papiers où chacun des jours est noté. La vie est aussi imprévisible que la mort. Succession d'accidents.

Kairos, dieu du temps opportun, qui laisse trainer une touffe de cheveux à l'avant de son crâne. Hâte-toi de l'attraper, cette chevelure, car une fois passé, ta main pourra toujours essayer de l'agripper, elle glissera sur l'arrière de son crâne rasé.

Sauter dans un train, bondir sans planifier dans l'incertain, penser que tout nous est accessible :

- Je n'ai pas eu le temps d'acheter mon billet de train
- ah ça vous coûtera dix euros de plus...tarif de bord.
- C'est cher payé !
- Il fallait prévoir Mademoiselle, les tickets sont valables deux mois.
- Mais monsieur, la vie ne se prévoit pas.

Cela coûte parfois cher de saisir Kairos, de se jeter dans un train comme on se jette dans la vie, de vouloir croire que rien est impossible.

On croyait que les morts étaient morts mais en fait non !
On croyait que les vivants étaient vivants mais en fait non !

Molière, Shakespeare, Sophocle sont des morts bien vivants. Leur langue couchée sur du papier.
Leur corps enfuit dans le passé. Mais toujours présent.
Nos proches sont partis à jamais, pour toujours, et pourtant ! Le souvenir est là qui sans cesse les ramène au présent.

Ô toi, comédien, tu es celui qui fait vivre les morts !
Tu es celui qui manipule l'espace-temps,
celui qui fait mourir les vivants,
celui qui ramène les dépouilles trépassées,
celui qui n'a de cesse de jouer avec l'immuable, avec l'impossible.

Chronos, Aiôn et Kairos, te salue !
Ô toi qui permet de faire exister l'éternité,
toi, le mortel, qui défie les dieux,
qui génère la puissance de croire, encore et toujours, en ce qui n'existe pas.

On croyait être sûr mais en fait non !
On croyait douter mais en fait non !

Nous vivons avec les morts ! Nous les laisserons exister à travers nos corps, nos voix !
Nous ne dirons pas adieu ! Pas même au revoir !
Car le temps ne s'arrête pas, car la course continue !
Le deuil se drapera de nos sourires, il sera coloré de nos joies, il se vêtira de nos désirs.
Le deuil sera une cérémonie d'heureux souvenirs, d'éclats de rire, de larmes de bonheur !
Le théâtre est deuil, le théâtre est vie ! Cérémonie mortuaire où l'infini question du palpable s'illumine, et où la relation intrinsèque avec l'autre monde dialogue sans cesse !

Nous continuerons à être les corps morts !
Nous continuerons à nous en aller ensemble !
Nous enlèverons Agnès !
Nous ferons mourir et revivre et mourir à nouveau Ajax !
Nous saisisons Kairos !

À la revoyure mon petit mort, à la revoyure éphémère passager,
À la revoyure corps qui rend visible l'inexistant.

On croit dire adieu aux morts mais en fait non !

Sara Ferroud

Ombres de corps morts

Mon père avant-hier, me demande le titre du journal du dernier jour de l'Ecole des Femmes, « Agnès et le Corps Mort s'en sont allés ensemble » je lui réponds.

Là-dessus il me dit : « Tu vas écrire ? »

Je réponds : « J'aimerais bien, tu dirais quoi, toi ? »

Le Corps Mort en mer, Chloé, c'est une bouée d'amarrage, fixe, un repaire, une dalle de béton reliée à un filin et à la surface, c'est le coffre jaune à viser, malgré les vents et les marées, l'emplacement à prendre au port,

Partir avec un corps mort ce serait donc déplacer l'emplacement prévu, ce serait tirer un boulet lourd de poids, sans consulter Météo France, le prendre avec soi -parce qu'il est jaune parce qu'il est beau parce qu'on le voit de loin- le trainer, accomplir sa peine de pénitence, l'amener à bout de bras, par les rivages, à ses côtés, racler le fond des eaux, flotter-couler jusqu'au lieu de fatigue, lieu où l'arrêt déterminerait la nouvelle place à prendre. Le Port Nouveau. L'évident port élu par souci de trêve d'ankylose ou bien l'évident port élu par simple décret de beauté du paysage de l'instant.

Avant-hier – avant mon père – je rêvais, nuit noire, à la lumière des lampadaires, d'écrire, sur ce titre.

Temps, dans le temps filant défilant filer à la hâte, prendre cliques et claques, décamper jambes à cou, mettre les voiles mettre les bouts, gagner le large, jouer ripe, débarrasser le plancher, tirer sa révérence, par la poudre de cheminette d'escampette, poussières d'étoiles d'ailes de papillons, se frayer voie, couper à travers bois, couper du bois à s'en faire des malles, se faire la malle, se casser, pliée en deux, à la dérobee, se taper des barres de se barrer, sans cartons ni pate à fixe, sans souci des viscères tordues de ceux qui restent, saisir la main tendue du mort, monter à cru l'étalon noir, immédiatement, et dans la déchirure s'enfuir, faire Schisme.

Deux ombres. Deux ombres affranchies des corps qui leur donnaient vie sont aperçues au détour du Canal de la Souche, deux ombres en fusion, l'une en l'autre, détalent, à toute allure, évitant routes, pistes, chemins, sentiers déjà tracés, deux ombres nageant-noyant dans leur passion, se coulent dans le noir du soir de réverbères en réverbères, de lucioles en lucioles, matières vivantes de lumières, nourries de lueurs,

Va te faire foutre Papa, va te faire foutre Arnolphe, va te faire foutre Couvent, va te faire foutre Balcon, va te faire foutre Onzième Maxime. Allez-vous faire foutre coups chutes échelles portes au nez

Dans le vent au matin main dans la main d'un commun accord, d'une même note d'un seul souffle à leur mesure, les deux ombres s'échappent, se retirent promptement de leurs corps, qui gisent, comme morts –idéal inversé de la BD Lucky Lucke, elles détalent bien avant le coup de feu– Immortelles.

Ombre elle l'était déjà, petite, elle se disait dans le dortoir au rythme du sommeil de ses orphelines voisines de lit :

J'ai des rêves d'ombres je veux être une ombre je veux vivre tout en restant éphémère je souhaite apparaître et disparaître en fonction de la luminosité je souhaite que mon existence ne dépende pas de moi je veux dépendre des autres je veux bouger en fonction des corps des autres je veux rester le noir et blanc le gris l'ombre des choses c'est quintessence je souhaite être le contour de tout et de tous j'aime contourner touttousjours je veux faire partie d'un duo être le reflet constant ne pas être une entité mais un double je veux boire tutti quanti gestes formes rythmes tout je veux tout absorber passer d'ombres en ombres vivre le mimétisme entièrement assumé le mimétisme dans un monde constitué de mimétisme où les gens agissent par mimétisme j'assume et je copie la vie sans jamais rien inventer car l'invention n'est pas pour moi jamais je ne crée je préserve je fais des copies de tout l'ombre le réel sans coloriage l'ombre la deuxième vie d'une chose si tu ne vois pas vivre une personne son ombre elle vit éternellement même un mort à une ombre être l'ombre d'un mort c'est vivre c'est le ressusciter en noir et blanc le jour uniquement la nuit il meurt en même temps que le soleil crève pour ne pas mourir en tant qu'ombre l'essentiel est de se réfugier aux côtés d'un lampadaire d'en former l'ombre toute la nuit durant les nuits de pleine lune la vie est possible par temps dégagé sinon il faut vivre en étant l'ombre des nuages y-a-t-il autant d'ombre que de matière les ombres sont partout à chaque objet son ombre à chaque corps inerte ou vivant son ombre il y a même des ombres dans les ombres on peut faire entrer deux ombres l'une dans l'autre fusionner deux corps en un c'est impossible les ombres se confondent les chairs non je me confondrais donc.

A côté de son corps, depuis l'heure suivant sa naissance, obligée de l'abandonner, ne pas y habiter, présente-absente déjà, forcée de n'en être qu'une immatérielle copie à la densité fluctuante, ombre, elle était protégée de tous affronts, elle laissait son corps aller aux aléas de la vie, l'abandonnant à vau-l'eau, vide d'elle, mort d'être déserté de celle qu'il était censé contenir, de son côté elle livrait à son double impalpable tout ce qui la faisait vivre, l'animait, refuge de ses tripes, ses crachats, ses nerfs, ses ravale ta salive gamine, ses patiences, ses plans, ses demains. Le corps ramassait à vue, l'ombre grandissait ignorée.

Et sauvée par le GONG,

A l'heure où tout bascule, qu'elle s'apprête à se faire basculer, acculé qu'il est à son cul, bassesse des bassesses, à même la terre, par derrière, à l'envers

L'heure défile à rebours, les mailles se détricotent, du Hay, en passant par la main tendue, la feinte mort, la flaque de larmes, le ruban, les révérences, les cornettes, jusqu'au retour du maître.

A cet instant. Aux neuf coups de cloches. Elle reconnaît le mari autoproclamé mari. Premier du nom. Son obligé. Premier en titre. Lettres capitales. Souche. Racine. Pilier. Foyer.

A cette heure elle se voit en demeure de demeurer demeurée à la demeure emmurée de demeurés.

Le GONG : la voix lointaine d'Alain, l'extirpe, au-delà le texte le plancher la pièce le théâtre la colline, en sueur le messager souffle court, met un terme, nommant le mort devant la morte, il dit :

Agnès n'est pas entre tes cuisses Arnolphe

*Agnès n'est plus
Agnès nous a quitté
Agnès nous a échappé
Agnès est esprit en fuite
Agnès est ombre
Ce que tu tiens – crois tenir – là
Ce qui respire – semble respirer – là
Ce n'est pas Agnès
C'est une pièce de viande la meilleure bien découpée bien tendre bien fraîche du marché
Tu n'as pas vu, Georgette et moi avons jeté le voile sur ton aveuglement, avons flouté le
flou de ton esprit, tes yeux te mentent,
Agnès que tu crois Agnès est une valise vide
GONG
Et l'Ogre soupèse la valise la saisit par la ceinture poignée offerte et roule ma poule jusque
dans la cocotte ce soir bien mijotée au pot je t'engloutis ma poule.
Festin de l'Idiot-bête, qui ne dévorera qu'un poulet quand il croira sucer les os, la carcasse,
la moelle, l'élixir-suc de son Agnès,
Elle sera l'ombre du banquet, l'ombre de sa fourchette, l'ombre de sa table, l'ombre de sa
marmite, l'ombre de la fumée s'échappant du gueuleton,
L'ombre de son ombre.*

Chloé GIRAUD

Il a fini à El Paso

Agnès s'en va

C'est ce que nous nous sommes dits – c'est ce qu'elle s'est dit.

Elle ne fait aucun carton elle part sans un sou dans la poche. Elle enfle une robe qu'elle pense bien résistante, elle prend son manteau bien que ce soit le plein été – à ce niveau-là, mieux vaut être prévoyant au cas ils fileraient directement vers le grand Nord. Si c'est le grand Sud, tant pis, elle l'abandonnera au port son manteau. Et puis ce sera matelas et couverture tout à la fois la nuit lorsqu'ils dormiront à l'orée des bois.

Agnès ne prend pas de sac – il ne faut pas qu'on la soupçonne.

Des milliers d'Allemands de l'Est fuient le pays. Souvent, ils prétextent un week-end en Pologne pour rejoindre l'Autriche et ensuite l'Allemagne de l'Ouest. À la frontière les voitures étaient systématiquement fouillées de fond en comble. Nous ne prendrons pas les photos de famille. Nous ne prendrons pas les bijoux précieux et les souvenirs épars. Prends simplement ton doudou ma chérie nous partons en week-end – l'enfant ne saura pas, elle risquerait d'en parler à l'école. L'enfant part en week-end en Pologne jamais l'enfant ne reverra sa chambre.

Agnès ne reviendra pas.

Dire adieu c'est croire pour toujours à jamais

Mais le temps est plus malin que ça

Il nous joue des tours et les fantômes nous habitent et nous les trimbalons et les fantômes nous visitent et l'adieu était un au revoir parce qu'il n'y a pas de certitude simplement une séparation là, maintenant.

Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble dit Georgette tandis qu'Arnolphe est sur Agnès ; c'était un faux-départ elle croyait partir et elle est revenue, Arnolphe part en criant lui ne sait pas encore qu'il ne reviendra pas il s'enfuit il est l'enfant qui ne reviendra jamais dans la maison.

Fiction de départ. Agnès n'est pas encore partie – allons dans la maison disent-ils.

Mais le départ, quand le départ aura-t-il lieu ?

Elle n'est pas sortie en amoureux main dans la main de l'amoureux, courant à travers les rues – elle pensait qu'il la kidnapperait pour partir loin encore elle imaginait les grottes dans la montagne elle imaginait les campagnes reculées elle imaginait une rivière d'eau fraîche elle imaginait les routes ensemble à travers le monde partir – et puis – et puis sitôt enfuie il l'avait ramenée – et puis sitôt enfuie il l'avait enfermée dans ce qu'ils pensaient être une autre maison – d'une séquestration à la suivante, c'est la même séquestration, c'est la même maison. Elle s'est mariée dans cette maison. Le contrat du mariage s'est fait là. Arnolphe s'est enfui. Arnolphe a abandonné la maison. Alors ce tout jeune Horace, ce jeune étudiant sans le sou, pourquoi n'aurait-il pas pris possession de ce bien en quelque sorte légué en lot commun avec la femme – promotion, attention !

Agnès rêvait des océans et des montagnes, des cabanons et des palais de roi, Agnès est restée dans cette maison

Cela aurait été sa maison d'épouse. Instruit par sa propre aventure, Horace ce serait méfié d'elle. Elle aurait gardé la petite chambre du haut, il y aurait emménagé. Il lui semblait qu'il la surveillait dans son sommeil.

Elle n'est jamais partie. Elle s'est transformée dans cette maison, par la force des choses elle y a persévéré elle est restée des années elle s'y est adaptée elle a grandi avec ce sédentarisme ses rêves de palmier elle les aura gardés dans un coin de la tête elle n'y croyait plus elle pensait qu'on l'avait leurrée cela n'existait pas l'homme est sédentaire il est dans sa nature de rester toujours au même endroit elle était si sottée à l'époque d'avoir cru que l'on pouvait partir elle ne partait pas ses rêves ils l'aidaient simplement à s'endormir.

J'aimerais la voir partir un jour. Quitter la maison de son père adoptif et de son époux. Elle a dit adieu croyant atteindre l'horizon. Elle n'a atteint que sa propre maison. Dans le désert de sable Dupont et Dupont tournaient en rond suivant leurs propres traces. Le corps mort s'est enfui sans elle tout ce départ n'est qu'une suite de défaite et ce départ en vacances toujours précipité toujours dans l'agitation et l'on ne part jamais et l'on défait les valises dans la même chambre. Avant de partir elle avait pris le temps de dire adieu à ses affaires à ses bibelots à tout ce qui lui était cher elle embrassait son lit tout de même le remerciant de l'avoir portée elle caressait sa chaise elle avait fini par leur dire à ses compagnons de souffrance Je m'en vais, prenez soin de vous et quelques heures plus tard la revoilà. Elle pose le foulard sur la chaise. Il lui semble que la chaise a un petit air goguenard. Contemplation silencieuse de la défaite, rumeur entre les objets immobiles.

Son cercle du départ au départ, de l'arrivée à l'arrivée, il aura été minuscule. Partie de quelques pas à peine une heure pour revenir.

On organise le départ on dit adieu ce n'est qu'un au revoir. À des années d'écart des minutes des décennies et puis soudain le cercle s'est arrêté mais – mais la mort l'arrête comme rupture tranchée l'au revoir disparaît mais avant – avant il y a ces ellipses ces retranchements et ces retours et ce moment où ça y est, je veux rentrer à la maison, et ces instants sans la moindre maison – Agnès, la sédentaire, est clouée à cette obscure maison. Agnès la sédentaire croyait aux rocambolesques épopées à travers des contrées exotiques. Mais la petite bourgeoise tient son chez-elle.

Ce soir c'est une dernière. Mais après la dernière d'autres viendront bientôt car Sophocle arrive à grands pas car la maison à peine quittée nous y reviendrons. Mais cependant comme pour Agnès il y a un goût d'exil. Dans le théâtre les cartons de déménagement s'empilent puis s'emmènent sur le site des Nuits de Fourvière. La maison se vide.

Arnolphe s'est enfui il a quitté la maison il n'ira pas chez lui dans son autre maison il dormira la nuit à l'orée des bois il s'engagera sur un bateau au long cours il aura d'autres noms encore dans une baraque à tapas au Mexique il écrira des lettres de rupture. Nous ne savions pas d'où venait cet homme il avait un air blessé son corps était tenace il avait beaucoup voyagé personne ne connaissait son histoire la nuit dans le bistro il murmurait des mots d'amour à une femme loin de l'autre côté de la mer il disait qu'elle arriverait elle franchirait la porte du bistrot elle aurait vieilli elle viendrait le retrouver la nuit dans le bistro il la frappait d'être arrivée si tard bientôt il serait mort pourquoi venait-elle si tard dans les ports il l'avait cherchée la nuit il la cherchait ailleurs toujours ailleurs elle croiserait son chemin il avait cette certitude en lui l'étrangère viendrait le retrouver elle aurait besoin de lui il serait là pour elle dans son bistrot d'El Paso.

Il est parti nomade en exil dans l'espoir de la retrouver ailleurs, transformée, au milieu du désert ou des mers, ce sera elle mais elle aimante, elle offerte il s'est endormi aux alentours de six heures du matin sur son verre le barman n'a pas eu la force de le virer au dehors.

Adèle Gascuel



DE LA VISION ET DE L'ÉNIGME

I

Lorsque, parmi les matelots, le bruit courut que Zarathoustra était à bord, — car en même temps que lui s'était embarqué un homme qui venait des îles bienheureuses —, alors il y eut une grande curiosité et une grande attente. Mais Zarathoustra garda le silence deux jours durant et il était froid et sourd de tristesse, de sorte qu'il ne répondait ni aux regards, ni aux questions. Mais au soir du second jour il rouvrit ses oreilles, quoiqu'il se tût encore : car il y avait bien des choses étranges et dangereuses à entendre sur ce navire qui venait de loin et voulait aller plus loin encore. Mais Zarathoustra était l'ami de tous ceux qui voulaient faire de grands voyages et qui n'aiment pas vivre sans danger. Et voici, qu'à force d'écouter, sa propre langue se délia et la glace de son cœur se rompit : alors il commença de parler ainsi :

« A vous, les chercheurs, vous, les explorateurs audacieux et à tous ceux qui se sont, un jour, embarqués avec des voiles rusées sur des mers terrifiantes, — à vous qui êtes ivres d'énigmes, qui vous réjouissez de la pénombre, vous dont l'âme est attirée au son de la flûte vers tout précipice trompeur :

— car vous ne voulez pas d'une main couarde

tâtonner le long d'un fil; et où vous pouvez deviner, il vous est odieux de tirer au clair,

— à vous seuls, je vais raconter l'énigme que je vis, — la vision du plus solitaire.

J'allai il y a peu, sombre, par un crépuscule de couleur cadavérique, — sombre et dur, les lèvres serrées. Il n'y avait pas qu'un soleil qui s'était couché pour moi.

Un sentier qui montait obstinément à travers des éboulis, méchant, solitaire que n'adouçissait plus aucune herbe, aucun buisson : un sentier de montagne crissait sous l'obstination de mon pas.

Muet, marchant sur le bruissement moqueur du gravier, écrasant la pierre qui le faisait glisser, mon pied se frayait un chemin vers le haut.

Vers le haut, — par défi pour l'esprit qui le tirait vers le bas, vers l'abîme, l'esprit de pesantueur, mon diable, mon ennemi mortel.

Vers le haut, — bien qu'il fût assis sur moi, minain, mi-taube, paralytique, paralysant, instillant du plomb à travers mon oreille, instillant des pensées comme des gouttes de plomb dans mon cerveau.

« O Zarathoustra, marmonnait-il, moqueur, syllabe après syllabe, ô toi, pierre de la sagesse! Tu t'es projeté vers le haut, mais il faut que chaque pierre lancée — tombe!

O Zarathoustra, pierre de la sagesse, pierre projetée, toi qui fracasses les étoiles! Toi même tu t'es lancé si haut, mais il faut que chaque pierre lancée — tombe!

F. NIETZSCHE, AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA

Condamné à toi-même et à ta propre lapidation : ô Zarathoustra, tu as lancé la pierre fort loin, — mais c'est sur toi qu'elle va retomber ! »

Là-dessus le nain se tut; et cela dura longtemps. Mais son silence m'oppressait; et être à deux de cette façon-là, c'est être plus solitaire qu'être seul!

Je montais, je montais, je rêvais, je pensais, — mais tout m'oppressait. J'étais semblable à un malade que son terrible martyr fatigue, et qu'un mauvais rêve réveille lorsqu'il s'endort.

Mais il y a quelque chose en moi que je nomme courage : jusque-là il a réussi à abattre tout ce qui pouvait en moi être déplaisir. Ce courage enfin me fit m'immobiliser et dire : « Nain, c'est toi ou c'est moi ! »

Le courage, en effet, est le meilleur meurtrier. Le courage qui *attaque* : car dans toute attaque il y a la sonorité du jeu.

Mais l'homme est l'animal le plus courageux : par là il est venu à bout de tous les animaux. Par la sonorité de son jeu il a vaincu toute douleur; la douleur humaine est la douleur la plus profonde.

Le courage tue aussi le vertige au bord des abîmes : et où donc l'homme ne se trouve-t-il pas au bord d'abîmes! Voir, n'est-ce pas déjà — voir des abîmes?

Le courage est le meilleur meurtrier : le courage tue aussi la compassion. La compassion est l'abîme le plus profond : aussi loin que l'homme plonge son regard dans la vie, aussi loin plonge-t-il son regard dans la souffrance.

Mais le courage est le meilleur meurtrier, le courage qui agresse : il tue même la mort, car il dit : « C'était ça, la vie? Allons, encore une fois ! »
Mais dans un tel adage retentit toute la musique du jeu. Que celui qui a des oreilles, entende. »

2

« Arrête, nain! dis-je, c'est moi ou c'est toi! Mais moi je suis le plus fort de nous deux : — tu ne connais pas cette pensée qui m'est venue, profonde comme l'abîme! Elle, — tu ne pourrais pas la porter! »

Alors arriva ce qui me rendit plus léger : car le nain sauta de mon épauule, le curieux! Et il s'accroupit sur une pierre devant moi. Il y avait là justement une rue menant à une porte, nous y fîmes halte.

« Vois cette rue et cette porte! nain! continuai-je, elle a deux faces. Deux chemins se réunissent ici : personne ne les a encore suivis jusqu'au bout.

Cette longue rue en arrière dure une éternité. Et cette longue rue en avant dure une autre éternité. Elles se contredisent, ces routes, elles butent l'une contre l'autre, — et c'est ici, près de cette porte, qu'elles se rencontrent. Le nom du portail est gravé tout en haut : « instant » est ce nom.

Mais celui qui suivrait l'une de ces routes — irait plus loin, toujours plus loin : crois-tu, nain, que ces routes vont éternellement se contredire?

— Tout ce qui est droit ment, murmura le nain

La Bottine Souriante, Corps mort

À quoi ça sert-il de tant plaire
À quoi ça sert-il d'être aimé
Voilà mon camarade à terre
Il a la vie toute étirée
Car il est mort le pauvre corps
Pour le réveiller trinquons la bouteille

Refrain

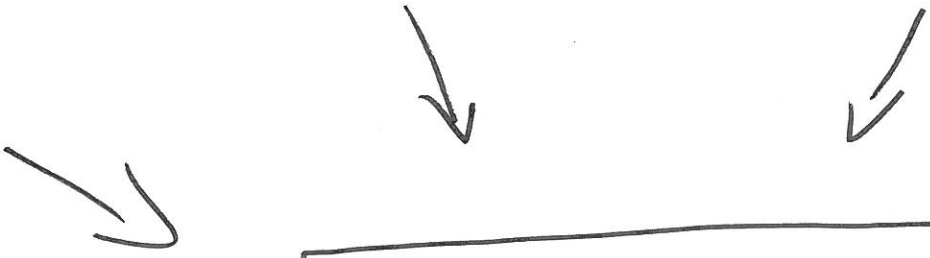
Corps mort dors-tu ?
T'en iras-tu sans prendre un verre ?
T'en iras-tu sans boire ? (bis)

Beau médecin belle médecine
Venez donc lui tâter le pouls
Vous le verrez bien à sa mine
S'il est mort ou bien s'il est saoul
Car il est mort le pauvre corps
Pour le réveiller trinquons la bouteille

Refrain

Mais tu t'en vas dans l'autre monde
Là où il n'y a point de cabarets
Là où il n'u a ni brunes ni blondes
Pour te verser ton vin clair et
Car il est mort le pauvre corps
Pour le réveiller trinquons la bouteille





Alain
Je ne sais ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

Arnolphe
La voici. Dans ma chambre allez me la nicher :
Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;
Et puis c'est seulement pour une demi-heure :
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.
Peut-être que son âme, étant dépaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

Molière, *L'École des femmes*, Acte V, sc. 5



Il n'y a plus rien

Léo Ferré

Écoute, écoute... Dans le silence de la mer, il y a comme un balancement maudit qui vous met le coeur à l'heure, avec le sable qui se remonte un peu, comme les vieilles putes qui remontent leur peau, qui tirent la couverture.

Immobile... L'immobilité, ça dérange le siècle.
C'est un peu le sourire de la vitesse, et ça sourit pas l'erche, la vitesse, en ces temps.
Les amants de la mer s'en vont en Bretagne ou à Tahiti...
C'est vraiment con, les amants.

Il n'y a plus rien

Camarade maudit, camarade misère...
Misère, c'était le nom de ma chienne qui n'avait que trois pattes.
L'autre, le destin la lui avait mise de côté pour les olympiades de la bouffe et des culs semestriels qu'elle accrochait dans les buissons pour y aller de sa progéniture.
Elle est partie, Misère, dans des cahots, quelque part dans la nuit des chiens.
Camarade tranquille, camarade prospère,
Quand tu rentreras chez toi
Pourquoi chez toi?
Quand tu rentreras dans ta boîte, rue d'Alésia ou du Faubourg
Si tu trouves quelqu'un qui dort dans ton lit,
Si tu y trouves quelqu'un qui dort
Alors va-t-en, dans le matin clair et
Seul
Te marie pas
Si c'est ta femme qui est là, réveille-la de sa mort imagée

Fous-lui une baffe, comme à une qui aurait une syncope ou une crise de nerfs...

Tu pourras lui dire: "T'as pas honte de t'assumer comme ça dans ta liquide sénescence.
Dis, t'as pas honte? Alors qu'il y a quatre-vingt-dix mille espèces de fleurs?
Espèce de conne!
Et barre-toi!
Divorce-la
Te marie pas!
Tu peux tout faire:
T'empaqueter dans le désordre, pour l'honneur, pour la conservation du titre...

Le désordre, c'est l'ordre moins le pouvoir!

Il n'y a plus rien

Je suis un nègre blanc qui mange du cirage
Parce qu'il se fait chier à être blanc, ce nègre,
Il en a marre qu'on lui dise: " Sale blanc!"

A Marseille, la sardine qui bouche le Port
Était bourrée d'héroïne
Et les hommes-grenouilles n'en sont pas revenus...
Libérez les sardines
Et y'aura plus de mareyeurs!

Si tu savais ce que je sais
On te montrerait du doigt dans la rue
Alors il vaut mieux que tu ne saches rien
Comme ça, au moins, tu es peinard, anonyme, Citoyen!

Tu as droit, Citoyen, au minimum décent
A la publicité des enzymes et du charme
Au trafic des dollars et aux trafiquants d'armes
Qui traînent les journaux dans la boue et le sang
Tu as droit à ce bruit de la mer qui descend
Et si tu veux la prendre elle te fera du charme
Avec le vent au cul et des sextants d'alarme
Et la mer reviendra sans toi si tu es méchant

Les mots... toujours les mots, bien sûr!
Citoyens! Aux armes!
Aux pépées, Citoyens! A l'Amour, Citoyens!
Nous entrerons dans la carrière quand nous aurons cassé la gueule à nos aînés!
Les préfectures sont des monuments en airain... un coup d'aile d'oiseau ne les entame même pas... C'est vous dire!

Nous ne sommes même plus des juifs allemands
Nous ne sommes plus rien

Il n'y a plus rien

Des futals bien coupés sur lesquels lorgnent les gosses, certes!
Des poitrines occupées
Des ventres vacants
Arrange-toi avec ça!

Le sourire de ceux qui font chauffer leur gamelle sur les plages reconverties et démoustiquées
C'est-à-dire en enfer, là où Dieu met ses lunettes noires pour ne pas risquer d'être reconnu par ses admirateurs
Dieu est une idole, aussi!
Sous les pavés il n'y a plus la plage
Il y a l'enfer et la Sécurité
Notre vraie vie n'est pas ailleurs, elle est ici
Nous sommes au monde, on nous l'a assez dit

N'en déplaie à la littérature

Les mots, nous leur mettons des masques, un bâillon
sur la tronche

A l'encyclopédie, les mots!
Et nous partons avec nos cris!
Et voilà!

Il n'y a plus rien... plus, plus rien

Je suis un chien?
Perhaps!
Je suis un rat
Rien

Avec le coeur battant jusqu'à la dernière battue

Nous arrivons avec nos accessoires pour faire le
ménage dans la tête des gens:
"Apprends donc à te coucher tout nu!
"Fous en l'air tes pantoufles!
"Renverse tes chaises!
"Mange debout!
"Assois-toi sur des tonnes d'inconvenances et montre-
toi à la fenêtre en gueulant des gueulantes de principe

Si jamais tu t'aperçois que ta révolte s'encroûte et
devient une habituelle révolte, alors,

Sors
Marche
Crève
Baise

Aime enfin les arbres, les bêtes et détourne-toi du
conforme et de l'inconforme

Lâche ces notions, si ce sont des notions
Rien ne vaut la peine de rien

Il n'y a plus rien... plus, plus rien

Invente des formules de nuit: CLN... C'est la nuit!
Même au soleil, surtout au soleil, c'est la nuit
Tu peux crever... Les gens ne retiendront même pas une
de leur inspiration.

Ils canaliseront sur toi leur air vicié en des regrets
éternels puant le certificat d'études et le catéchisme
ombilical.

C'est vraiment dégueulasse

Ils te tairont, les gens.

Les gens taisent l'autre, toujours.

Regarde, à table, quand ils mangent...

Ils s'engouffrent dans l'innommé

Ils se dépassent eux-mêmes et s'en vont vers l'ordure et
le rot ponctuel!

La ponctuation de l'absurde, c'est bien ce renversement
des réacteurs abdominaux, comme à l'atterrissage: on
rote et on arrête le massacre.

Sur les pistes de l'inconscient, il y a des balises
baveuses toujours un peu se souvenant du frichti, de
l'organe, du repu.

Mes plus beaux souvenirs sont d'une autre planète
Où les bouchers vendaient de l'homme à la criée

Moi, je suis de la race ferroviaire qui regarde passer les
vaches

Si on ne mangeait pas les vaches, les moutons et les
restes

Nous ne connaîtrions ni les vaches, ni les moutons, ni
les restes...

Au bout du compte, on nous élève pour nous becqueter
Alors, becquetons!

Côte à l'os pour deux personnes, tu connais?

Heureusement il y a le lit: un parking!

Tu viens, mon amour?

Et puis, c'est comme à la roulette: on mise, on mise...

Si la roulette n'avait qu'un trou, on nous ferait miser
quand même

D'ailleurs, c'est ce qu'on fait!

Je comprends les joueurs: ils ont trente-cinq chances de
ne pas se faire mettre...

Et ils mettent, ils mettent...

Le drame, dans le couple, c'est qu'on est deux

Et qu'il n'y a qu'un trou dans la roulette...

Quand je vois un couple dans la rue, je change de
trottoir

Te marie pas

Ne vote pas

Sinon t'es coincé

Elle était belle comme la révolte

Nous l'avions dans les yeux,

Dans les bras dans nos futals

Elle s'appelait l'imagination

Elle dormait comme une morte, elle était comme morte
Elle sommeillait

On l'enterra de mémoire

Dans le cocktail Molotov, il faut mettre du Martini, mon
petit!

Transbahutez vos idées comme de la drogue... Tu
risques rien à la frontière

Rien dans les mains

Rien dans les poches

Tout dans la tronche!

- Vous n'avez rien à déclarer?

- Non.

- Comment vous nommez-vous?

- Karl Marx.

- Allez, passez!

Nous partîmes... Nous étions une poignée...
Nous nous retrouverons bientôt démunis, seuls, avec
nos projets d'imagination dans le passé
Écoutez-les... Écoutez-les...

Ça rape comme le vin nouveau

Nous partîmes... Nous étions une poignée
Bientôt ça débordera sur les trottoirs
La parlote ça n'est pas un détonateur suffisant
Le silence armé, c'est bien, mais il faut bien fermer sa
gueule...
Toutes des concierges!
Écoutez-les...

Il n'y a plus rien

Si les morts se levaient?
Hein?

Nous étions combien?
Ça ira!

La tristesse, toujours la tristesse...

Ils chantaient, ils chantaient...
Dans les rues...

Te marie pas Ceux de San Francisco, de Paris, de Milan
Et ceux de Mexico
Bras dessus bras dessous
Bien accrochés au rêve

Ne vote pas

0 DC8 des Pélicans
Cigognes qui partent à l'heure
Labrador Lèvres des bisons
J'invente en bas des rennes bleus
En habit rouge du couchant
Je vais à l'Ouest de ma mémoire
Vers la Clarté vers la Clarté

Je m'éclaire la Nuit dans le noir de mes nerfs
Dans l'or de mes cheveux j'ai mis cent mille watts
Des circuits sont en panne dans le fond de ma viande
J'imagine le téléphone dans une lande
Celle où nous nous voyons moi et moi
Dans cette brume obscène au crépuscule teint
Je ne suis qu'un voyant embarrassé de signes
Mes circuits déconnectent
Je ne suis qu'un binaire

Mon fils, il faut lever le camp comme lève la pâte
Il est tôt Lève-toi Prends du vin pour la route
Dégaine-toi du rêve anxieux des biens assis
Roule Roule mon fils vers l'étoile idéale
Tu te rencontreras Tu te reconnaîtras
Ton dessin devant toi, tu rentreras dedans

La mue ça se fait à l'envers dans ce monde inventif
Tu reprendras ta voix de fille et chanteras Demain
Retourne tes yeux au-dedans de toi
Quand tu auras passé le mur du mur
Quand tu auras outrepassé ta vision
Alors tu verras rien

Il n'y a plus rien

Que les pères et les mères
Que ceux qui t'ont fait
Que ceux qui ont fait tous les autres
Que les "monsieur"
Que les "madame"
Que les "assis" dans les velours glacés, soumis,
mollasses
Que ces horribles magasins bipèdes et roulants
Qui portent tout en devanture
Tous ceux-là à qui tu pourras dire:

Monsieur!
Madame!

Laissez donc ces gens-là tranquilles
Ces courbettes imaginées que vous leur inventez
Ces désespoirs soumis
Toute cette tristesse qui se lève le matin à heure fixe
pour aller gagner VOS sous,
Avec les poumons resserrés
Les mains grandies par l'outrage et les bonnes moeurs
Les yeux défaits par les veilles soucieuses...
Et vous comptez vos sous?
Pardon.... LEURS sous!

Ce qui vous déshonore
C'est la propreté administrative, écologique dont vous
tirez orgueil
Dans vos salles de bains climatisées
Dans vos bidets déserts
En vos miroirs menteurs...

Vous faites mentir les miroirs
Vous êtes puissants au point de vous refléter tels que
vous êtes
Cravatés
Envisonnés
Empapaoutés de morgue et d'ennui dans l'eau verte qui
descend
des montagnes et que vous vous êtes arrangés pour
soumettre
A un point donné
A heure fixe
Pour vos narcissiques partouzes.
Vous vous regardez et vous ne pouvez même plus vous
reconnaître
Tellement vous êtes beaux
Et vous comptez vos sous
En long
En large

En marge
De ces salaires que vous lâchez avec précision
Avec parcimonie
J'allais dire "en douce" comme ces aquilons avant-
coureurs et qui racontent les exploits du bol
alimentaire, avec cet appareil vengeur et nivellateur qui
empêche toute identification...
Je veux dire que pour exploiter votre prochain, vous
êtes les champions de l'anonymat.

Les révolutions? Parlons-en!
Je veux parler des révolutions qu'on peut encore
montrer
Parce qu'elles vous servent,
Parce qu'elles vous ont toujours servis,
Ces révolutions de "l'histoire",
Parce que les "histoires" ça vous amuse, avant de vous
intéresser,
Et quand ça vous intéresse, il est trop tard, on vous dit
qu'il s'en prépare une autre.
Lorsque quelque chose d'inédit vous choque et vous
gêne,
Vous vous arrangez la veille, toujours la veille, pour
retenir une place
Dans un palace d'exilés, entouré du prestige des
déracinés.
Les racines profondes de ce pays, c'est Vous, paraît-il,
Et quand on vous transbahute d'un "désordre de la
rue", comme vous dites, à un "ordre nouveau" comme
ils disent, vous vous faites greffer au retour et on vous
salue.

Depuis deux cent ans, vous prenez des billets pour les
révolutions.
Vous seriez même tentés d'y apporter votre petit
panier,
Pour n'en pas perdre une miette, n'est-ce-pas?
Et les "vauriens" qui vous amusent, ces "vauriens" qui
vous dérangent aussi, on les enveloppe dans un fait
divers pendant que vous enveloppez les "vôtres" dans
un drapeau.

Vous vous croyez toujours, vous autres, dans un haras!
La race ça vous tient debout dans ce monde que vous
avez assis.

Vous avez le style du pouvoir
Vous en arrivez même à vous parler à vous-mêmes
Comme si vous parliez à vos subordonnés,
De peur de quitter votre stature, vos boursouffures, de
peur qu'on vous montre du doigt, dans les corridors de
l'ennui, et qu'on se dise: "Tiens, il baisse, il va finir par
se plier, par ramper"

Soyez tranquilles! Pour la reptation, vous êtes
imbattables; seulement, vous ne vous la concédez que
dans la métaphore...

Vous voulez bien vous allonger mais avec de l'allure,
Cette "allure" que vous portez, Monsieur, à votre
boutonnière,

Et quand on sait ce qu'a pu vous coûter de silences
aigres,
De renvois mal aiguillés
De demi-sourires séchés comme des larmes,
Ce ruban malheureux et rouge comme la honte dont
vous ne vous êtes jamais décidé à empourprer votre
visage,
Je me demande comment et pourquoi la Nature met
Tant d'entêtement,
Tant d'adresse
Et tant d'indifférence biologique
A faire que vos fils ressemblent à ce point à leurs pères,
Depuis les jupes de vos femmes matrimoniaires
Jusqu'aux salonnardes équivoques où vous les dressez
à boire,
Dans votre grand monde,
A la coupe des bien-pensants.

Moi, je suis un bâtard.
Nous sommes tous des bâtards.
Ce qui nous sépare, aujourd'hui, c'est que votre
bâtardise à vous est sanctionnée par le code civil
Sur lequel, avec votre permission, je me plais à cracher,
avant de prendre congé.
Soyez tranquilles, Vous ne risquez Rien

Il n'y a plus rien

Et ce rien, on vous le laisse!
Foutez-vous en jusque-là, si vous pouvez,
Nous, on peut pas.
Un jour, dans dix mille ans,
Quand vous ne serez plus là,
Nous aurons TOUT
Rien de vous
Tout de nous
Nous aurons eu le temps d'inventer la Vie, la Beauté, la
Jeunesse,
Les Larmes qui brilleront comme des émeraudes dans
les yeux des filles,
Le sourire des bêtes enfin détraquées,
La priorité à Gauche, permettez!
Nous ne mourrons plus de rien
Nous vivrons de tout
Et les microbes de la connerie que nous n'aurez pas
manqué de nous léguer, montant
De vos fumures
De vos livres engrangés dans vos silothèques
De vos documents publics
De vos règlements d'administration pénitentiaire
De vos décrets
De vos prières, même,
Tous ces microbes...
Soyez tranquilles,
Nous aurons déjà des machines pour les révoquer
NOUS AURONS TOUT
Dans dix mille ans.

Henri Michaux, L'oiseau qui s'efface

Celui-là, c'est dans le jour qu'il apparaît, dans le jour le plus blanc.
Oiseau.

Il bat de l'aile, il s'envole.
Il bat de l'aile, il s'efface.

Il bat de l'aile, il réapparaît.

Il se pose.
Et puis il n'est plus.
D'un battement il s'est effacé dans l'espace blanc.

Tel est mon oiseau familier, l'oiseau qui vient peupler le ciel de ma petite cour.
Peupler?
On voit comment...

Mais je demeure sur place, le contemplant, fasciné par son apparition, fasciné par sa
disparition.

pourquoi ces plumes s'étaient envolées au théâtre des Platanes, malgré le sang de la vigne qui avait coulé sur elles,
et pourquoi aujourd'hui, rien ne pourrait se faire qu'habillé de plumes.

Le fils Uccello avait découvert Yang en lui, mais comme ses ancêtres du temps de Bernardone découvraient la forêt. Yang, par son idéogramme, n'était qu'un peuplier. En découvrant le *Robustus archistriatalis*, le peuplier multiplia ses branches. Les alouettes vinrent se poser. En un tel nombre que pour les compter toutes, le peuplier devint forêt.

Pour contenir toute la forêt, le mont Cececi devint ce qu'il avait toujours été, avec Léonard de Vinci et Carlo Caffero présents. Aux ornithologues, il expliqua:

— Nous serons la Révolution car nous sommes deux — mais il n'y aura qu'un seul chant, celui du *Robustus archistriatalis* qui le criera la nuit. Il deviendra, le jour dans l'enthousiasme, celui du pinson qu'est déjà Chicago. Toutes les couleurs (urbanisées ou pas) le disent

celles des lignes de transport,
celles qui alimentent les spectacles du théâtre des Platanes,
celles des cartes de séjour que l'on délivre aux émigrants,
celles des postes de surveillance sur les lacs
et même

114

celles du Christ en train d'agoniser sur les eaux du Michigan.

Pour cela nous devons nous habiller de couleurs et de plumes. Et comme si nous étions devenus le professeur Aristéi, en deux personnes, nous en ferons la démonstration.

Croire.

Croire non pas aux dieux, aux diables, aux lende-mains qui chantent, à la révolution. Ils ont tous le même langage déterministe avec lequel, tantôt humaniste, tantôt rationaliste, ils payent sur le rien qu'ils nomment: les mers contradictoires de la vie. Les uns et les autres ne vivent que de l'exploitation de l'homme par l'homme.

D'ailleurs, c'est pour eux que le langage politique fait la manche dans la rue. Que peut-il sortir d'un instrument et qui l'entend (à part les sourds de naissance)? Peut-être flatte-t-il un sens, toujours le même (l'ouïe) mais jamais la pensée, qu'elle soit d'une intellectuelle ou d'un manuel? Au contraire, l'instrument l'arrête. Ce qu'il faut

c'est croire aux possibilités infinies
d'une goutte d'eau

telle qu'elle voyage entre les quatre éléments.
Et pour cela un seul moteur:
l'enthousiasme!

115

A. GATTI, De l'anarchie comme battements d'ailes
Tome 1

En son temps, la première sortie familiale des Uccello fut sur le mont Ceceri, devant la stèle aux cigognes gravées par Léonard de Vinci.

En tenue garibaldienne, le père expliquait :

— Qui, en gravant ces oiseaux, allait vaincre la pesanteur?

L'enthousiasme d'un homme.

Le sourire et la façon de se serrer la main des ornithologues annonça l'enthousiasme. Pendant tout un temps, Yang devint le pari d'être oiseau. Augusto en chercha les prétextes.

Le pari, c'était réinventer, en chant qui deviendrait multitude, les battements d'ailes esquissés par Carlo Cafiero sur le mont Ceceri, lorsqu'il s'est donné le Soleil comme trajet.

Que chaque damné de la Terre ne se mette pas seulement debout, pour être exploité davantage, mais qu'il se réinvente.

Mais comment le lui faire savoir?

N'était-ce point que les ornithologues se manifestent en un long chant d'oiseau et que, porté par l'enthousiasme, le rhaçon et l'assistante de Lido Aristei se mettent à voler?

Pour voler il fallait s'insérer dans le vol des innombrables oiseaux de Chicago, seuls survivants, dans le ciel, des plumes festives que portaient les Indiens.

~~Le prétexte fut trouvé par Augusto avec la grève des travailleurs de Pullmann, sur le corps de laquelle grouillait la plus sordide des polices patronales : les Pinkerton. Cinq morts, déjà payés cinq dollars chacune. Avec la bonne conscience que donnait Pullman et à ses policiers le fait d'être prioritaires à Chicago des crimes impunis.~~

~~Mais les travailleurs ne cédaient pas. Le gouvernement fédéral, esquivant la patrie en danger, envoya l'armée des États-Unis (une tumeur cancéreuse à longue vie, inventée par les premiers émigrants pour mettre fin aux danses enrobées de plumes indiennes). L'ordre était « de tirer comme à la guerre ». L'opinion publique approuvait. Il fallait la retourner, avec une manifestation à l'américaine, qui mettrait la générosité de ceux qui la verraient du côté des « damnés » du fabricant ferroviaire.~~

~~Yang et Augusto, habillés de plumes, sauteraient ainsi de la Tour d'Éau, seule rescapée autrefois du grand incendie. Au pied de la Tour, deux bâches soutenues par les végétariens, libéraux, écologistes du Mont Ceceri (le restaurant...) les recevraient.~~

~~Au sol, Lido Aristei et ses autres assistants, munis de la valise trouée de balles, vendraient les plumes qu'elle contenait, au profit des travailleurs en grève (et sur le point d'affronter l'armée des États-Unis.)~~

~~Pendant une semaine, Yang vécut avec les appels aillés tels que Khlebnikov les avait légués. Elle ne fut pas la seule. Tous ceux qui avaient participé à la ~~de souvenance du Robinson~~ ~~archibataillais~~ échangeaient~~

J. DUPIN, LE CORPS CLAIRVOYANT

L'ALLIANCE

Cette boue séchera ! À la fêlure de la jarre, au tré-
saillement de ma douleur dans sa gangue, je sais que
revient le vent...

Le vent qui disperse et le vent qui rassemble, l'inin-
telligible, le vivant ! Nous ne dormirons plus. Nous ne
cesserons plus de voir. De pourvoir le feu.

Obscur horizon ! Seule brûle la tranche d'un livre,
— quand je me détourne.

CE TISON LA DISTANCE

Et le paysage s'ordonne autour d'un mot lancé à la
légère et qui reviendra chargé d'ombre.

Au rebours des laves, notre encre s'aère, s'irise, prend
conscience, devient translucide et brûlante, à mesure
qu'elle gravit la pente du volcan.

Celui qui simule est agile, est inerte. Le cœur n'a
qu'une pointe et tournée vers la terre. S'il ressasse son
cri, il se change en cactus.

Dans la connaissance du fleuve la pile de pont l'em-
porte sur la barque.

~~encombrant, autant que sa trinité. Auteur narratrice héroïne, je m'y suis tant pliée que la dissociation écartèle mon soma, tour à tour l'une des trois, l'autofiction : ma foi, mais désormais une crise. Je ne peux aller plus loin car ma raison s'étirole, on peut voir à travers.~~

~~Nous sommes jeudi; des rats, des mouches et des serpents qui s'enroulent à leur guise dans ma cage thoracique. La mort et la vermine, si je poursuis dans cette voie mon corps continuera à être dépeuplé, j'en ai la certitude. Je ne ressens plus rien, sang et papier mâché, une bouillie insipide. Je ne peux plus continuer, je n'en ai pas la force. Et puis. Surtout. L'autofiction relève d'un genre de magie noire. Elle engendre des cadavres depuis qu'elle est nommée, j'aurais dû y penser pour en avoir usé, à présent c'est trop tard. J'en appelle au silence, il prend une majuscule.~~

~~L'ange apparaît à nous, bouche béante, aphonie. Un mince filet de bave s'écoule commissure gauche, au sol ça forme une flaque où surnagent quelques mots, *responabilité* flotte en œil de bouillon, j'en ai des haut-le-cœur. À genoux je m'évide, organe après organe, la gorge se tuméfie, pression ça dégurgite peu à peu l'intérieur. Peut-être que je meurs pour être l'égal de l'ange, espérant par là même apaiser son courroux. Mes tripes semblent infinies, maintenant l'intestin grêle glisse le long de mes lèvres, je n'ai plus rien dedans, je me veux seule et libre~~

~~je ne suis plus qu'une enveloppe, l'ange hésite à rentrer, prendre possession des lieux l'a si longtemps tenté, ma chair est disponible. Mes yeux se vitrent un peu, un flou auréole l'ange, je ne perçois plus qu'une forme, serait-ce celle de ma vie, il n'y a pas de hasard, pourquoi l'ange plein été, pourquoi disait sa mère *elle est morte et pas vous*.~~

~~Vous êtes là, dans la pièce. Vous êtes là avec nous. Volontairement témoins, vous voilà, malgré tout. Je ne suis plus qu'une carcasse avec trois souffles au cœur; l'ange se détourne de moi et vous toise, regard blanc. La frayeur fait lentement craqueler vos globules, paillettes grenat plein gel, étoiles leucocytées. Dans sa main gauche, une coupe. Dans sa main droite un livre, petit et recouvert d'un vernis très épais. *Écris donc ce que tu as vu, ce qui est, et ce qui doit arriver ensuite.* Je gis en trinité, auteur~~

~~narratrice héroïne. Pourrais-je ressusciter si l'ange me tue dans l'heure, c'est une question anxieuse. Je n'éprouve aucune douleur, pourtant je vois son poing brandir fièrement mon cœur, le porter à ses dents, engloutir mon dedans répandu au parquet. Succion de l'intestin et nous voilà reliés bouche à bouche il aspire et me voilà soulevée mes lèvres s'approchent des siennes, tuyau muqueuses gluantes aspiration vorace. Tel est le baiser de l'ange. D'avoir vomi mes tripes je ne pouvais qu'être châtiée. À la fente des paupières ses yeux sont porcelaine, son sourire se fait immense; interviendriez-vous?~~

C'est l'ange ou moi, n'est-ce pas. Je reconnais sa couleuvre, le feu en mode majeur, je dois avaler l'ange, c'est une question de survie puisque je ne suis pas morte pourqu'elle et pas vous pourquoi elle et pas moi c'est une question dangereuse. J'ai cassé le miroir, la glace recouvre tout, quelques reflets de sang percent rubis stalagmites. J'ai froid. Quel adjuvant. Auteur, narratrice, héroïne. Je m'appelle Chloé Delaume. Je suis allée au bout, au bout du processus. L'autofiction j'ai dit une sorte de magie noire. Je peux avaler l'ange, oui, j'en ai le pouvoir. Pour digérer sa mort la sacrifier encore, le rituel est omnivore, ses ailes des ectoplasmes. Vaincre Silence Majuscule revient à la raturer. Encore une fois, j'ai peur. Parce que est advenue l'heure. Je dois m'y confronter, l'horloge est impatiente, le ciel est décharné.

Serge Doubrovsky: « fiction, d'événements et de faits strictement réels. Si l'on veut, autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure d'un langage en liberté ».

Alors.

Réel, d'événements et de faits strictement fictifs. Si l'on veut, autofixion, d'avoir injecté de l'aventure à une vie tellement programmée.

Modifier le réel s'impose donc en mission. Je saisis le grimoire et je tourne la page, un acte nécessaire. Je trace

la croix centrale du mot avec méthode, autofixion, rouge encadrant l'inconnu. Je trace donc, oui, j'affirme.

L'oracle Belline, cinq cartes, la houlette du Changement, ça constitue une preuve. Un retour au réel, dessiner les contours et définir les règles de sa petite histoire, un déplacement s'impose. Je ne suis sûrement personne mais c'est moi au-dedans, moi toute seule qui contrôle. Encadrer l'inconnu pour mieux le libérer, ce sera le but du jeu. Auteur narratrice héroïne, face au miroir, de l'autre côté.

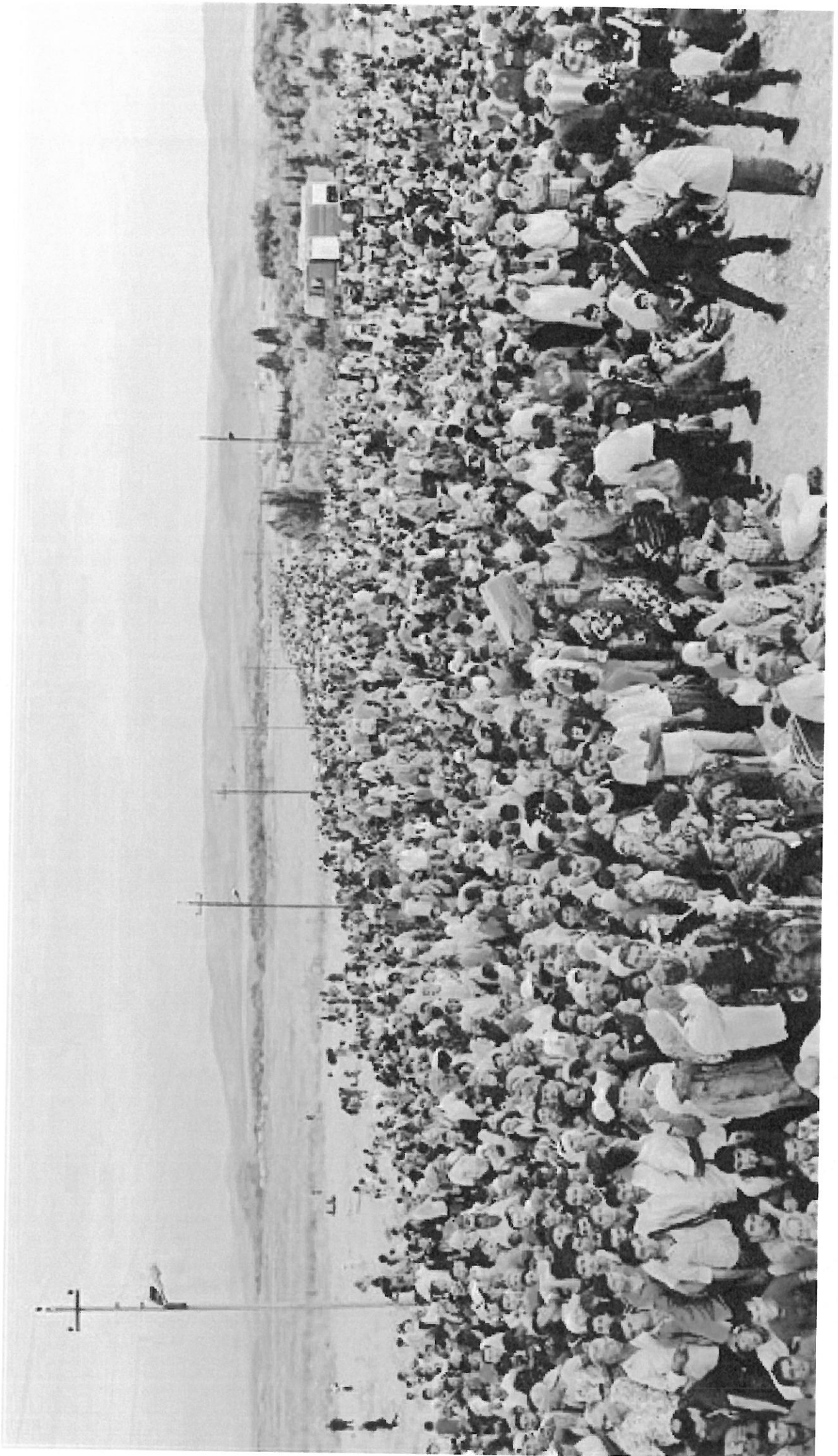
Quant à nous, je + vous sans oublier notre ange, c'est à vous de décider, c'est à vous de finir. Il existe des rituels de magie très puissante, la magie blanche aussi peut être pratiquée. Au commencement était, ne l'oubliez jamais, vous qui êtes le lecteur. L'autofixion s'avance, se joue en collectif, ne m'investissez pas en surface à transferts mangez-en tous, je ne suis qu'un médium, mon Je se veut nomade à l'instar des sibylles. Michel Foucault disait dans *Le Sujet et le Pouvoir* qu'il faudrait « promouvoir de nouvelles formes de subjectivités ». Ne m'investissez pas en surface à transferts, entrez en votre Je, qu'il soit replet de vous, de votre volonté. Ecrivez-vous vous-même, quelle vie vous souhaitez-vous.

L'Apocalypse n'est rien face au renouvellement, la subjectivité peut modifier le réel, imposez les pourours de votre identité, celle que voudraient dissoudre les fictions

collectives imposées quotidiennes: c'est là la Fin des Temps. L'autofixion est plus qu'un concept littéraire, ampleur grandeur nature c'est une arme potentielle, je répète, je répète, quelle vie vous souhaitez-vous, Tracez-la en dix lignes, parchemin consacré, nouez un ruban violet, faites des croix tout autour. Ici l'ultime passe-passe, imaginez-vous tous, vos chemins se déploient s'entrecroisent se chevauchent, prenez jouissez-en tous, je vous lègue la formule, quelle vie en ferez-vous?

Table

Psyché, échos	7
La lie mode d'emploi	19
Sorcière, mon cœur	27
Hératum	35
Le Diable, bon Dieu	41
Le manuscrit de la mère morte	49
Chioné, décembre	57
Calliope, mutisme	69
Éden matin midi bonsoir	71
Hécate et les siens	79
Sans teint	87
Les poupées vivantes	89
Utopie euclidienne	95
Calliope, autisme	99
La jeune fille aux cheveux noirs	101
La nuit des faits	105
De l'autre côté	111
Lilith dolorosa	119
B5, F7, dame, cavalier	129
Le temps des noyaux	135



LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Vendredi 30 Mai 2014

Atelier de transmission

Ce matin, il n'y a pas d'inscrits.

Répétition

Ça y est, il va avoir lieu, le « monstre ». Le monstre c'est le bout à bout d'*Ajax*. Et il a lieu.

Athéna commence, elle situe l'histoire, annonce le malheur. Soudain les choreutes, venus de partout, guidés par le coryphée, entrent sur le plateau d'un pas rythmé par le tambour. Plus d'une dizaine de voix s'élèvent. La puissance qu'acquiert le chœur est alors impressionnante. En improvisation, ceux qui forment le chœur, tentent de saisir l'espace, de suivre la trame qui se poursuit inéluctablement. Ajax meurt.

Le déroulé nous montre les failles et les parties dans lesquelles nous pouvons avoir confiance. « Certains moments sont vraiment ridicules mais ce n'est pas si grave. Là où c'est grave c'est lorsqu'on ne comprend pas. » (G. Morin). Il faudrait que le public puisse avoir la partition du chœur, qu'il ait la possibilité de dire lui aussi la parole du peuple, de relayer les stasimon. On parle également du phénomène de réapparition mettant en exergue le théâtre. En effet, les comédiens prennent en charge plusieurs rôles et font apparaître différents masques, différentes figures, tout en étant ce même comédien. « Voir revenir le même. Acteur. » (G. Morin)

La mort d'Ajax pose problème : Faut-il la montrer ? La faire en hors-scène ? Comment échapper à l'anecdotique d'une mort théâtrale ? Que faire du cadavre ?

L'École des femmes ne sera pas travaillée aujourd'hui, l'énergie étant concentrée sur *Ajax*.

Représentation

112 spectateurs. La représentation, ce soir, nous parvient avec beaucoup de plaisir puisque les comédiens, eux mêmes, s'amusent. Les comédiens sont au présent. Ils prennent appui sur le public et font exister une connivence avec ce dernier. On sent tout de même les petites incertitudes dues à la nouvelle distribution (qui joue ce soir pour la deuxième fois). Fragilité qui nous rappelle que le théâtre reste à faire. Fragilité qui crée du désir. On veut continuer à chercher, à explorer.

Lorsque Arnolphe est expulsé à l'extérieur du théâtre par ses serviteurs trop engagés dans leur mission de chien de garde, on entend justement des cris de chiens. Les gémissements canins (qui ne sont rien d'autre qu'une merveilleuse imitation de Pierre) font écho au récit d'Horace : « Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvait ».

Sara Ferroud

